

LES FORTUNES DE JACQUES AMYOT EN ANGLETERRE:
UNE TRADUCTION DE SIR THOMAS NORTH

‘Car on me dira ce qu'on voudra: je n'entens rien au Grec, mais je voy un sens si beau, si bien joint et entretenu par tout en sa traduction que, ou il a certainement entendu l'imagination vraye de l'auteur, ou ayant par longue conversation planté vivement dans son ame generale Idée de celle de Plutarque, il ne luy a aumoins rien presté qui le desdie’¹. Ainsi s'exprime Montaigne dans la première édition des *Essais*, témoignant toute son appréciation de la traduction des *Vies Parallèles* de Plutarque par Jacques Amyot². C'est une opinion qui se trouve encore confirmée de nos jours, depuis l'étude approfondie de cette traduction par René Sturel³. Il en va de même pour la version anglaise de Sir Thomas North⁴, réalisée à partir du français de Jacques Amyot; elle a paru en 1579, et selon le critique américain, Matthiessen, se révèle toujours:

a masterpiece in its own right... we might know Greek well and still prefer North: for his book shows a bold energy and a wealth of diction not suggested by the Greek and wholly the product of the translator's age⁵.

Ce phénomène d'une double traduction n'est point inconnu, ni en France, ni en Angleterre pendant la Renaissance, surtout en ce qui concerne les œuvres grecques. Pourtant, la version de North mérite une attention particulière à cause de son rôle primordial sur le plan de la littérature anglaise de cette époque, à savoir, comme source de trois pièces de Shakespeare, *Jules César*, *Antoine et Cléopâtre* et *Coriolan*. Nous ne prétendons pas retracer ici les liens précis entre le théâtre de Shakespeare et la version de North; évidemment il existe déjà des études excellentes⁶. Nous nous contentons d'un but beaucoup plus modeste: dans un premier temps, évoquer le contexte dans lequel l'œuvre a paru; et dans un deuxième temps, examiner quelques-uns des mobiles de son succès, en la comparant avec la traduction française.

Comme les travaux qui ont déjà été entrepris sur North remontent à la première moitié de ce siècle, et nous semblent peu connus en France, il ne sera peut-être pas inutile de passer brièvement en revue quelques indications fondamentales concernant la carrière de ce seigneur anglais. À la différence d'Amyot, il ne s'est pas destiné à une carrière ecclésiastique; au contraire, il s'est fait nommer capitaine d'une flotte au moment de

l'Armada, ayant sous ses ordres 300 hommes. Plus jeune aussi, North ne semblait guère poursuivre l'érudition avec le même intérêt que le traducteur français; il fréquentait plutôt la cour, ou s'occupait de ses terres à la campagne, près de Cambridge. Pourtant il s'est essayé deux fois à la traduction avant d'entreprendre l'œuvre de Plutarque, et tout de suite a connu des succès fort importants. Son choix de textes à traduire nous fournit des indications précieuses sur les lecteurs éventuels. En premier lieu, il s'agit d'un texte espagnol qui a été apprécié dans bon nombre de pays en Europe, le *Reloj des príncipes* de Guevara, qui contenait *El muy famoso libro de Marco Aurelio*; la version anglaise de North, *The Diall of Princes with the Famous Booke of Marcus Aurelius*, a paru en 1557, et a été réimprimée trois fois jusqu'en 1619⁷. Ce genre didactique, où les questions politiques et morales sont présentées dans le cadre d'une histoire plus ou moins fictive, répondait au besoin d'instruire le lecteur d'une manière agréable. D'ailleurs, ce choix annonce celui des *Vies Parallèles*, comme l'ouvrage de Guevara puisait bien des épisodes et des anecdotes chez Plutarque. La deuxième traduction de North, *The Morall Philosophie of Doni*, a touché également un public important, la première édition de 1570 étant réimprimée en 1601. Ces fables, d'origine indienne, mais traduites par North à partir de l'italien, jouissaient évidemment du double mérite de divertir le lecteur, tout en lui enseignant des leçons morales. Dans les deux textes antérieurs aux *Vies Parallèles*, il convient donc de souligner les qualités didactiques qui ont dû plaire également au traducteur et aux lecteurs, et nous constaterons la mise en valeur de ce même aspect chez Plutarque.

Nous ne saurions pas affirmer les raisons précises qui ont déterminé ce dernier choix, mais n'oublions pas que North a participé à une ambassade à la cour de France en 1574, ce qui a pu imposer à son attention le travail accompli par les traducteurs français⁸. La version de North semble combler une lacune, puisqu'elle est rééditée en 1593 et 1603, et cette dernière édition est réimprimée 4 fois jusqu'en 1676, avant de se voir remplacée par la nouvelle traduction de Dryden en 1683. Pour mieux comprendre les intentions de North, il nous paraît essentiel de tenir compte des deux Préfaces qui précèdent ses traductions, l'une adressée à la reine Élisabeth, l'autre aux lecteurs, et surtout en ce qui concerne la comparaison avec les deux Préfaces d'Amyot, qui sont destinées également au roi et aux lecteurs. Dans la première préface, North met en valeur d'un côté les qualités exceptionnelles de sa reine, qui saura donc apprécier cette œuvre, et de l'autre côté l'importance des leçons politiques que présente Plutarque. Or, tout traducteur de cette

époque se croit obligé de faire l'éloge de son mécène mais North veut avec raison insister sur l'érudition d'Élizabeth:

For, most gracious Sovereigne, though this booke be no booke for your Majesties selfe, who are meeter to be the chiefe storie, than a student therein, and can better understand it in Greeke, th an any man can make it Englishe...

(*The Lives*, fol. ii^r)

Pourtant, c'était le cas inverse chez Amyot, qui ne se faisait pas d'illusions sur les capacités linguistiques des princes:

Mais si la lecture et cognoissance des Histoires est agreable, utile et profitable à toute autre maniere de gens, je dy quelle est de tout poinct necessaire des grands Princes et aux Rois... mais... ils ne travaillent pas en jeunesse tant, comme il est besoing à qui veut apprendre les nobles langues anciennes, et les disciplines labourieuses que comprennent la Philosophie...

(*Les Vies*, fol. Av^r)

Ainsi, même si l'on ne croit plus qu'Amyot ait entrepris sa traduction seulement à l'intention de ses élèves parmi la famille royale⁹, il est évident que les princes ont pu constituer une partie du public qu'il envisageait. Élizabeth, cependant, n'aurait guère eu besoin de consulter la traduction elle-même, mais son approbation aurait pu encourager ses sujets moins doués. En effet, lorsque nous tenterons une esquisse du style de North, ces biais différents seront confirmés par certaines tendances linguistiques.

Quant aux leçons politiques qui se trouvent chez Plutarque, North s'accorde volontiers avec Amyot. Celui-ci avait longuement développé le thème de la fidélité du sujet envers le roi, et l'excellence du système monarchique. North se contente de souligner la valeur des exemples racontés par Plutarque sans défendre le système actuel:

Howe many examples shall your subjects reade here, of severall persons, and wholes armyes, of noble and base, of younge and olde, that, both by sea and lande, at home and abroad, have strayned their wits, not regarded their states, ventured their persons, cast away their lives, not onely for the honor and safetie, but also for the pleasure of their Princes?

(*The Lives*, fol. ii^r)

Mais il ajoute une nouvelle réflexion en évoquant l'écart entre le monde paï en de Plutarque et les devoirs chrétiens de ses compatriotes:

Then well may the Readers thinke, if they have done this for heathen Kings, what should we doe for Christian Princes? If they have done this for glorye, what shoulde we doe for religion? If they have done this without hope of heaven, what should we doe that looke for immortalitie ?

(*Les Vies*, fol. ii^{r-v})

Amyot, en tant qu'humaniste, s'est tenu à reconnaître les leçons morales démontrées par le texte de Plutarque; North cherche dès la préface à faire valoir les qualités de cette œuvre qui seraient susceptibles de plaire aux lecteurs du seizième siècle.

En s'adressant aux lecteurs dans la deuxième préface, North s'inspire de plus près d'Amyot, bien qu'il s'exprime plus brièvement. À vrai dire, comme il traduit la préface d'Amyot, et y renvoie les lecteurs, il ne lui reste pas grand-chose à dire, sinon d'insister davantage sur la prééminence de l'histoire parmi les autres genres, et sur la contribution de Plutarque. Amyot considérait l'utilité de l'histoire supérieure à celle de la philosophie ou de la poésie. North se borne à la comparaison entre l'histoire et la philosophie: mais son argument se différencie légèrement, démontrant de nouveau qu'il veut toucher un public plus répandu, voire plus populaire. Amyot établit une théorie de l'effet obtenu par chaque genre:

les exemples sont plus aptes à esmouvoir et enseigner, que ne sont les argumens et les preuves de raisons, ny leurs imperieux preceptes, à cause qu'ils sont particuliers, accompagnez de toutes les circonstances, là ou les raisons et demonstrations sont generales, et tendent plus à fin de prouver, ou de donner à entendre, et les exemples à mettre en œuvre et à executer...

(*Les Vies*, fol. Aiiii^r)

North s'intéresse plutôt à la catégorie des lecteurs:

All other learnings is private, fitter for Universities then Cities, fuller of contemplacion than experience, more commendable in the students them selves, than profitable unto others. Whereas storfies are fit for every place, reache to all persons, serve for all tymes, teache the living, revive the dead, so farre, excelling all other bookes, as it is better to see learning in noble mens lives, than to reade it in Philosophers writings.

(*The Lives*, fol. iii^r)

Néanmoins, les deux traducteurs partagent un même but essentiel : offrir à leurs lecteurs

des exemples d'une valeur incontestable.

Dans la même optique, il convient d'examiner également les annotations marginales fournies par Amyot et par North. Comme bon nombre de traducteurs de cette époque, les deux écrivains se sont servis de cet espace neutre pour y introduire des renseignements qu'ils ne voulaient pas insérer dans le texte, mais qui étaient destinés à en faciliter la lecture. Les annotations d'Amyot sont principalement de trois ordres: celles qui concernent une leçon douteuse, des précisions sur les sommes d'argent dont parle Plutarque, et certains détails sur les coutumes des anciens. Dans les deux premiers cas, Amyot présente des annotations systématiques, mais se révèle plutôt discret au niveau des explications du contexte historique. North emprunte la plupart de celles-ci, ainsi que des commentaires sur les leçons difficiles. D'ailleurs, ces dernières annotations nous permettent de croire que North savait lire le grec dans une certaine mesure, même si Matthiessen ne croit pas qu'il ait souvent consulté le texte de Plutarque¹⁰. Les annotations d'Amyot qui visaient à convertir l'argent grec en argent français ne pouvaient point intéresser un public anglais, ce qui explique leur absence chez North. Cependant deux autres sortes de notes marginales les remplacent. D'une part, il s'agit d'un résumé du texte, et d'autre part de remarques morales. Évidemment ces deux procédés n'étaient pas étrangers aux lecteurs de la Renaissance, mais pourquoi North a-t-il choisi de les introduire ici? Le résumé s'avère pratique pour le lecteur qui veut revoir le texte, ou retrouver un lieu précis. Les remarques morales font plutôt partie du dessein didactique qui caractérise l'œuvre de North. Examinons les thèmes qu'elles font ressortir.

Comme il en existe plus d'une centaine, il importe de distinguer les thèses qui sont évoquées à plusieurs reprises. Certaines constituent, à coup sûr, des lieux communs, comme la condamnation de l'avarice ou de l'ambition, mais d'autres nous permettent de dégager une interprétation plus particulière, à savoir un modèle des rapports entre l'individu et la société. En premier lieu, North ne manque pas de souligner l'importance dans la pratique de l'enseignement moral:

How much education and discipline is worthe.

(*The Lives*, p. 85)

ou

The example of our auncesters, wherein profitable to their posteritie.

(*ibid.*, p. 1084)

Deuxièmement, il cherche à relever les exemples de la trahison qui a été punie, ou de la

fidélité récompensée:

Note the reward of treason. Tarpeia pressed to deathe.

(ibid., p. 31)

et

See what fruite souldiers reape, by obedience and reason.

(ibid., p. 268)

Mais ces remarques, qui témoignent d'une moralité fort simple, se détachent en réalité sur un cadre plus compliqué, celui des devoirs réciproques du roi et des sujets. Or, North a prétendu dans la préface à Élizabeth que ce livre préconisait plus que tout autre 'so much honor, love obedience, reverence, zeale, and devocion to Princes' (fol. ii^r), et ces idées se reflètent souvent dans certaines annotations, comme,

Note the reverend regard of the heathen, unto the person of a king,
abhorring to lay violent handes upon him.

(ibid., p. 856)

Pourtant, il ne manque pas de signaler le revers de la médaille, à savoir, les devoirs du Prince envers ses sujets, et le besoin de la justice absolue. Ainsi, nous trouvons,

See what plagues folowe where justice is denied.

(ibid., p. 319)

et

The assured gard of Princes, is the love of their subjects.

(ibid., p. 1033)

et

A Governor of a common weale ought no more to forsake his country in time of daunger : then the maister of a shippe his shippe, in storme and tempest.

(ibid., p. 1100)

Si nous croyons reconnaître ici quelques-unes des questions politiques qui se présentent dans le domaine du théâtre de cette époque en France, nous ne serons pas étonnés non plus de quelques remarques qui s'inscrivent dans le débat entre la clémence et la rigueur (North se range touj ours parmi les partisans de la clémence) : ¹¹

Gentlenesse goeth further than justice. Gentlenesse to be used unto
brute beastes.

(ibid., p. 376)

et

Note the humanity of the Romaines, keepinge their enemies momuments
from defacing.

(ibid., p. 408)

Il serait toutefois faux d'estimer que North se veut idéaliste. Le futur capitaine de l'Armada n'hésite pas à souligner des conseils militaires:

Brave armor incorageth mens mindes to serve nobly.

(ibid., p. 400)

et

A Generall must not be at his prayers, when he should occupy his sword.

(ibid., p. 425)

De cette façon, North a su imposer une identité individuelle à sa traduction. Les annotations d'Amyot nous avaient révélé une érudition très précise, mais le traducteur avait gardé une attitude neutre envers les questions abordées dans le texte. North, par contre, réduit le rôle de l'érudition pour mettre en valeur les leçons pratiques qu'il convient d'y trouver. Jusqu'ici nous avons donc eu l'occasion d'insister sur les intentions didactiques de North, ce qui peut paraître quelque peu rébarbatif chez celui à qui Shakespeare empruntait non seulement les thèmes mais aussi quelquefois des phrases entières dans trois de ses pièces les plus dynamiques. Rappelons-nous pourtant que nous avons déjà observé une orientation plutôt populaire dans les préfaces de North. Il faudra maintenant apprécier quelques aspects de son style pour expliquer le succès de sa version. À notre connaissance, il n'en existe aucune étude approfondie, seulement une esquisse sommaire chez Matthiessen. Dans les limites dont nous disposons ici, nous nous tiendrons à quelques éléments essentiels, et en choisissant nos exemples dans les *Vies* que Shakespeare a utilisées, nous tâcherons de dégager surtout leurs qualités dramatiques.

Tout d'abord, il faut reconnaître qu'il s'agit d'une traduction qui se veut fidèle: c'est-à-dire que North respecte en gros les dimensions du texte d'Amyot, s'astreignant à traduire chaque phrase, et normalement les modifications ne vont pas au-delà de quelques mots individuels. Ainsi, il n'entreprend que fort rarement de bouleverser l'ordre des mots ou des propositions à l'intérieur de la phrase. Par contre, il sait imposer une nouvelle structure grâce à la ponctuation. Compte tenu même des différences qui se présentent à ce niveau selon les diverses éditions des textes français et anglais, on est

frappé par le contraste entre les longues phrases d'Amyot, qui en relie les propositions par une virgule, par deux points ou par une expression conjonctive, et la série de phrases plus courtes que North leur substitue, dont chacune se termine par un point. Il en résulte un style qui ressemble plutôt au langage parlé, donc théâtral. Prenons l'exemple de la mort de Cléopâtre: Amyot enchaîne une quinzaine de propositions dans une seule phrase, tandis que North en fait quatre¹². Surtout, il dégage la première proposition, 'La mort fut soudaine', préférant un point aux deux points d'Amyot, pour que le lecteur s'arrête à cet événement principal.

Un même souci de rehausser certains éléments du texte explique d'autres procédés. Premièrement, comme Matthiessen l'a constaté, North a tendance à introduire des expressions figurées, qui animent les histoires¹⁴. Citons deux exemples. En évoquant le début de la carrière de César, Amyot dit,

demand[a] une place vacante de presbtrise estant à peine entré en son adolescence...

(Les Vies, fol. 417^r)

North traduit cela par,

made sute unto the people for the Priesthoodshippe that was voyde, when he had scant any heare on his face.

(The Lives, p. 763)

Un exemple moins frappant, mais aussi caractéristique, se trouve à la fin de la comparaison entre Antoine et Démétrius :

mais au moins fut ce devant que son corps vinst en la puissance de son ennemy.

(Les Vies, fol. 558^r)

and yet was it before his bodie came into his enemies hands.

(The Lives, p. 1013)

Deuxièmement, North se permet d'étoffer certaines phrases et, suivant l'usage des traducteurs de cette époque, d'introduire des redoublements. Il ne s'agit pas souvent de précisions pour faciliter la compréhension du texte, mais plutôt d'un procédé pour faire valoir son éloquence. Ainsi, la 'vertu' de Coriolan (*Les Vies*, fol. 135^v) devient 'his worthines and valiancie' (*The Lives*, p. 257), et North renchérit sur un exemple de redoublement chez Amyot, qui parle 'du salut et delivrance de la ville' (*Les Vies*, fol. 135^v) en le traduisant par 'the saving of the cittie, and delivering them selves from the

instant daunger of the warre' (*The Lives*, p. 258).

Cependant, contrairement à de nombreux autres traducteurs contemporains, North opère également un procédé inverse: c'est-à-dire qu'il peut abrégé un texte qu'il estime trop ample. D'ailleurs, selon nos sondages, il abrège un peu plus qu'il n'étoffe la version d'Amyot. D'une part, il supprime bon nombre des redoublements qui existent en français; d'autre part il raccourcit des tournures de phrase d'une longueur peu nécessaire. Par exemple, face à 'la maniere de proceder, dont usoit Alcibiades au maniemment des affaires de la chose publique' (*Les Vies*, fol. 136^v), North ne retient ni la proposition relative, ni l'expression 'au maniemment de', préférant la version suivante, 'Alcibiades manner of rule in the common weale' (*The Lives*, p. 260). Plus frappant encore, 'Cinna, qui avoit pour un temps eu souveraine puissance à Rome' (*Les Vies*, fol. 417^r) devient tout simplement 'Cinna Dictator' (*The Lives*, p. 763). Cette tendance s'explique peut-être en partie par les usages différents du français et de l'anglais, celui-là imitant plus volontiers l'ampleur des langues anciennes. Toujours est-il que les modifications de cet ordre chez North contribuent souvent à une traduction plus vive, et auraient pu faire partie d'un dessein, comme le dit Matthiessen, de la 'production of a book that would strike into the minds of [his] countrymen'.

Le succès retentissant qu'a connu cette version ne nous paraît donc pas surprenant. Elle satisfaisait à deux exigences fondamentales: d'un côté elle offrait des leçons morales d'une valeur universelle; de l'autre côté le style était susceptible de plaire aux lecteurs, dont Shakespeare. Celui-ci aurait pu sans doute confirmer le témoignage de Montaigne à propos de la version d'Amyot:

*Nous autres ignorans estions perdus, si ce livre ne nous eust relevez du bourbier: sa mercy, nous osons à cett'heure et parler et escrire*¹⁴.

Notes

1. Montaigne, *Les Essais*, II. 4.

2. *Les Vies des hommes illustres, grecs et romains, comparées l'une avec l'autre par Plutarque de Chaeronee*, 1559. Au cours de cet article, nous citerons l'édition de 1567, qui a paru chez François Perrin (Taylorian Library, Oxford: Rudler p. 1).

3. *Jacques Amyot traducteur des Vies Parallèles de Plutarque*, Paris, 1908.
4. *The Lives of the Noble Grecians and Romanes, compared together by that grave learned Philosopher and Historiographer, Plutarke of Chaeronea*, London, Thomas Vautrouillier & John Wright, 1579 (Bodleian Library, Oxford: Douce. c. 76).
5. F.O. Matihessen, *Translation, an Elizabethan Art*, Harvard University Press, 1931, p.5.
6. Voir surtout G. Bullough, *Narrative and Dramatic Sources of Shakespeare*, vol. V, *The Roman Plays*, London, 1964.
7. Voir D.B.J. Randall, *The Golden Tapestry*, Duke University Press, 1963, pp. 41-42.
8. Voir Matihessen, *op. cit.*, p. 59.
9. Voir Sturel, *op. cit.*, pp. 87-92.
10. *Op. cit.*, pp. 71-74.
11. Voir G. Jondorf, *Robert Garnier and the Themes of Political Tragedy in the Sixteenth Century*, Cambridge, 1969.
12. La mort fut fort soudaine: car ceulx que Caesar y envoya, accoururent à grande haste, et trouverent les gardes qui ne se doubtoient de rien, ne s'estans aucunement apperceus de ceste mort: mais quand ilz eurent ouvert les portes, ilz trouverent Cleopatra roide morte couchee sur un lict d'or, accoustree de ses habitz royaux, et l'une de ses femmes, celle qui avoit nom Iras, morte aussi à ses pieds: et l'autre Charmion à demy morte et ja tremblante, qui luy raccoustroit le diademe qu'elle portoit alentour de la teste: il y eut quelqu'un qui luy dit en courroux, Cela est-il beau, Charmion ?

(*Les Vies*, fol. 557^r)

Her death was very sodaine. For those whom Caesar sent unto her fan thither in all hast possible, and found the souldiers standing at the gate, mistrusting nothing, nor

understanding of her death. But when they had opened the doores, they founde Cleopatra starke dead, layed upon a bed of gold, attired and araied in her royall robes, and one of ber two women, which was called Iras, dead at her feete: and her other woman called Charmion, halfe dead, and trembling, trimming the Diademe which Cleopatra ware upon her head. One of the souldiers seeing ber, angrily sayd unto her: is that well done Charmion?

(*The Lives*, p. 1009)

13. *Op. cit.*, p. 80.

14. *Les Essais*, II. 4.

Source: *Fortunes de Jacques Amyot*, 1986, p.285-295.